

# BULLETIN DES ARMÉES

## DE LA RÉPUBLIQUE

PARAISANT CHAQUE JOUR

B.D.I.C.

### LA PROTESTATION DE L'ALSACE-LORRAINE EN 1871

Le vendredi 17 février 1871, à Bordeaux, dans l'Assemblée nationale qui venait d'être élue au lendemain de la guerre et à la veille des préliminaires de la paix, M. Émile Keller, nommé le premier sur la liste des députés du Haut-Rhin, monté à la tribune. M. Keller avait fait son devoir de Français en qualité de commandant de la légion d'Alsace-Lorraine et s'était brillamment comporté avec ses volontaires dans la défense du pays contre les Prussiens. Comme il s'agissait maintenant d'arracher l'Alsace et la Lorraine aux exigences du vainqueur, les représentants de ces deux régions avaient choisi pour leur porte-parole M. Keller, et ils ne pouvaient mieux choisir. J'assisstais à cette séance historique comme archiviste de l'Assemblée nationale et elle est restée gravée dans ma mémoire.

M. Keller était grave et sombre. Sa taille haute et droite dominait la tribune. Son visage émacié par les privations, ses cheveux ras, son teint bronzé par le hâle des camps, ses traits mâles et sévères, son allure résolue, son uniforme usé et pouilleux, tout semblait incarner en lui l'Alsace qui pour elle-même et pour sa sœur chérie, la Lorraine, venait, après une résistance acharnée, défendre ses droits devant les représentants de la France. Il lut la déclaration d'une voix lente et vibrante au milieu de l'émotion générale.

Il dit que l'Alsace et la Lorraine, associées depuis plus de deux siècles à la bonne comme à la mauvaise fortune de la France, avaient scellé de leur sang le pacte qui les rattachait à l'unité française. Tous les citoyens de ces deux provinces signifiaient à l'Allemagne et au monde leur immuable volonté de rester Français. Il conclut par ce serment que l'Alsace et la Lorraine ont tenu fidèlement depuis quarante-quatre ans : « Nous proclamons par les présentes à jamais inviolable le droit des Alsaciens et des Lorrains de rester membres de la nation française et nous jurons, tant pour nous que pour nos descendants, de le revendiquer éternellement et par toutes les voies envers et contre tous les usurpateurs. »

Cette déclaration, qu'avaient signée Léon Gambetta et tous les représentants des deux provinces, souleva l'unanimité des bravos dans l'assemblée. Des larmes coulèrent, des sanglots éclatèrent, et si la nécessité cruelle d'une paix provisoire ne s'était imposée à ceux qui voulaient sauver le peu qui restait de la fortune de la France et ménager l'avenir, tous, je le jure, eussent certainement voté la continuation de la guerre. Mais M. Thiers, chef du pouvoir exécutif, puis l'amiral Jauré-  
erry, le général Frébault et d'autres

représentants, aussi compétents que patriotes, démontrent l'impossibilité pour l'instant de continuer la lutte, sous peine de voir écraser l'autre moitié de la France. Celle que M. Thiers appelait « la noble blessée » demandait elle-même à ses fils un sacrifice douloureux, avec l'espoir qu'un jour ou l'autre les deux provinces rentreraient dans le giron français. Toutefois, M. Keller ne put se résigner à ce sacrifice et il s'écria d'une voix tonnante qui fit frémir l'assemblée tout entière : « J'en appelle à Dieu, vengeur des causes justes ! J'en appelle à la postérité, qui nous jugera les uns et les autres ! J'en appelle à tous les peuples, qui ne peuvent pas se laisser vendre comme un vil bétail ; j'en appelle enfin à l'épée des gens de cœur qui, le plus tôt possible, déchireront ce détestable traité ! »

Soldats,

L'appel déchirant d'Emile Keller, parlant au nom de l'Alsace-Lorraine, a été enfin entendu.

Au nom de tous nos compatriotes, soyez-en loués et bénis à jamais !

Henri WELSCHINGER,  
de l'Institut de France.

### La mort d'un héros.

M. de Corbiac, capitaine commandant le 18<sup>e</sup> chasseurs à cheval, vient d'adresser à la famille Zwiller, de Lunéville, la belle lettre qu'on va lire pour lui annoncer la mort de l'un de ses enfants :

11 août 1914.

Monsieur, j'ai le triste devoir de vous faire savoir qu'au cours d'une reconnaissance qu'il accomplissait avec son officier de peloton, M. Lafontaine, votre fils, René Zwiller, a été tué par les Prussiens. Avec un grand courage il s'était porté au galop sur une crête où il découvrait la présence de l'ennemi.

En se retirant, son cheval est tombé ; désarçonné et se voyant sur le point de tomber aux mains de l'ennemi, au lieu de s'enfuir ou de se rendre comme tous les Allemands que nous voyons tous les jours implorer le pardon des Français et jeter bas leurs armes, lui s'est mis à genoux, a tiré tant qu'il a pu sur les Allemands (50 ou 60) qui couraient sur lui. Il a été tué presque à bout portant par plusieurs de ses ennemis en même temps. Il n'a donc pas souffert et a donné sa vie en héros.

Vous serez justement fier, Monsieur, d'apprendre la mort glorieuse de votre vaillant garçon, qui honore grandement sa famille, son escadron et son régiment. Le nom de votre fils a été mis à l'ordre du régiment, de la division, et le récit de sa mort glorieuse a été lu devant les troupes assemblées. J'ai recueilli la dragonne blanche de son sabre. Il l'avait gagnée dernièrement par son habileté et son énergie à l'emploi des armes.

Je l'ai mise à mon sabre. Lorsque mes chasseurs me verront lever le sabre pour commander l'attaque, ils verront en même temps ce souvenir précieux de notre pauvre compagnon disparu, et leur ardeur se doublera du désir de le venger.

### SITUATION MILITAIRE

(4 septembre 1914)

1<sup>o</sup> A notre aile gauche, l'ennemi paraît négliger Paris pour poursuivre sa tentative de mouvement débordant. Il a atteint La Ferté-sous-Jouarre, dépassé Reims et descend le long et à l'ouest de l'Argonne.

Cette manœuvre n'a pas plus atteint son but aujourd'hui que les jours précédents.

2<sup>o</sup> A notre droite (Lorraine-Vosges) on se bat toujours pied à pied avec des alternatives diverses.

3<sup>o</sup> Maubeuge, violemment bombardé, résiste avec vigueur.

### Le Président de la République et le Gouvernement à Bordeaux.

A la demande de l'autorité militaire et, comme le disait le général Gallieni avec sa brève éloquence, « pour donner une impulsion nouvelle à la défense nationale », le gouvernement de la République a transporté momentanément sa résidence à Bordeaux. Le *Bulletin des Armées* a suivi le gouvernement, et à partir d'aujourd'hui, — pour un temps dont tout permet d'espérer qu'il sera court, — il sera composé à Bordeaux.

C'est jeudi que le Président de la République et tous les ministres se sont installés dans le chef-lieu du département de la Gironde, d'où le gouvernement, pour reprendre les termes mêmes de sa proclamation, « pourra rester en relation constante avec l'ensemble du pays ».

Cette mesure, commandée par la situation, qui n'est nullement inquiétante, laisse à nos armées, qui n'ont subi aucune défaite, qui sont intactes, dont les pertes sont réparées immédiatement par les envois des dépôts, la liberté complète de leurs mouvements.

Elle est, en outre, une simple mesure de précaution qu'il importait de prendre sans attendre que des événements, que nul ne peut prévoir, la rendissent nécessaire dans des conditions de rapidité qui eussent peut-être inquiété le pays. Elle est un acte réfléchi, raisonnable, conforme à l'intérêt véritable de la patrie. Elle doit donc recevoir l'approbation de tous les Français qui ont la conviction profonde que tous les actes accomplis par les hommes qui ont la lourde charge du pouvoir dans les circonstances actuelles, et par les généraux en les mains desquels nous avons remis le sort de la France tendent d'un commun accord à augmenter nos chances certaines de vaincre et à rapprocher l'heure de la victoire finale.

La nouvelle de l'arrivée à Bordeaux du gouvernement de la République s'était rapidement répandue, et quand arriva, jeudi à midi, le premier train, parti de Paris la veille au soir, dans lequel avaient pris place le Président de la République, M<sup>me</sup> Poincaré et tous les ministres, la foule était grande sur le parcours de la gare à la préfecture.

C'est sans le moindre appareil officiel que le Président de la République a fait son entrée dans la capitale du Sud-Ouest, devenue pour quelques jours la capitale de la France.

MM. Olivier Bascou, préfet, Ch. Gruet, maire, le général Oudard, commandant la 18<sup>e</sup> région, ont reçu le chef de l'Etat qui leur serra les mains, et tout aussitôt le Président, ayant à son bras M<sup>me</sup> Poincaré, a traversé la gare pour monter en automobile.

Lorsque M. Poincaré est apparu, toutes les têtes se sont découvertes. Pas un cri n'a été poussé. On sentait l'émotion — une émotion patriotique — qui étreignait tous les cœurs.

Une compagnie, composée de soldats des dépôts du 140<sup>e</sup> et du 144<sup>e</sup>, rendait les honneurs.

Le Président, qui en maints endroits a été acclamé, et M<sup>me</sup> Poincaré se sont directement rendus à la Préfecture, rue Vital-Carles, qui devient le palais de la présidence.

Rue Vital-Carles, les Bordelais se pressaient nombreux. Là encore, toutes les têtes se sont respectueusement découvertes, cependant que des cris de : « Vive Poincaré ! Vive la République ! » et surtout de « Vive la France ! » retentissaient, affirmant la confiance de nos populations dans l'avenir.

Lorsque l'automobile eut pénétré dans les jardins, les portes ayant été laissées ouvertes, le Président est descendu de voiture et, avant d'entrer dans le vestibule, il s'est retourné vers la foule qu'il a saluée d'un geste ému.

Quelques instants après le train présidentiel, arrivaient à Bordeaux deux autres trains spéciaux où avaient pris place les présidents des deux Chambres et tous les membres des ambassades ou légations accréditées auprès du gouvernement de la République : Russie, Angleterre, Belgique, Italie, Japon, Espagne, Turquie, Etats-Unis, Grèce, Serbie, etc.

#### Le Premier Conseil des Ministres

Le premier Conseil des ministres tenu à Bordeaux s'est réuni vendredi matin à l'ancien palais de la préfecture, sous la présidence de M. R. Poincaré. Tous les ministres étaient présents.

Le ministre des Affaires étrangères a fait part au Conseil des nouvelles reçues de Russie, qui relataient une grande victoire remportée à Lemberg, après une bataille qui a duré sept jours.

Les Autrichiens sont en pleine retraite, abandonnant un grand nombre de canons de campagne et de gros calibre, une quantité considérable de fusils et de mitrailleuses. Les Russes ont fait des milliers de prisonniers.

Un nouveau télégramme annonce que Lemberg a été pris par les Russes.

Le ministre de la Guerre a ensuite rendu compte des opérations militaires en cours.

#### Clôture de la session parlementaire

On sait qu'à la date du 4 août dernier, après une séance inoubliable où les crédits nécessaires à la défense nationale furent votés à l'unanimité et sans débat, le Parlement s'est adjourné lui-même, maintenant ainsi sa session ouverte et laissant aux présidents des Chambres le soin de la convoquer, le cas échéant. La session vient d'être close par décret du Président de la République rendu sur le rapport suivant du président du Conseil :

« Dans les graves circonstances que le pays traverse, le gouvernement aurait désiré se retrouver au contact d'un Parlement qui lui a spontanément et unanimement accordé sa confiance lors de sa dernière séance. Il aurait puisé dans cette confiance renouvelée plus de force encore, mais les nécessités qui nous pressent et qui s'accumulent chaque jour nous enlèvent la possibilité d'une réunion.

D'autre part, un grand nombre de parlementaires répondant à l'appel de l'autorité militaire ont rejoint leur armée soit comme soldats, soit comme gradés, et dans la hâte de la convocation, avec le court délai qui les séparait de la séance, ils ne pourraient ni ne voudraient quitter

les rangs, et c'est forcément devant une représentation nationale amputée d'une grande partie de ses membres que le gouvernement se présenterait.

Enfin, nous sommes contraints, par la force supérieure d'événements qui se succèdent si rapidement, de transporter momentanément la résidence du gouvernement dans une autre ville afin d'intensifier et de développer la résistance du pays.

Dans ces conditions, je vous prie, Monsieur le Président, de vouloir bien revêtir de votre signature le décret prononçant la clôture ordinaire du Parlement. »

#### TABLEAU D'HONNEUR

##### Décoration conférée au Général Rennenkampf

L'empereur de Russie a conféré au général Rennenkampf l'Ordre de Saint-Vital avec glaives, pour faits de bravoure. On sait que le général Rennenkampf infligea à Gumbinnen (Prusse orientale) une défaite écrasante à l'armée allemande.

**Décorations de Soldats Russes.**

Pétrograd, 2 septembre. — Vingt croix de Saint-Georges ont été conférées à une compagnie d'infanterie qui, au cours d'un dernier combat dans la Prusse orientale, a ramené complète, et en emportant tous ses hommes blessés, une batterie dont tous les chevaux avaient été tués.

#### NOUVELLES MILITAIRES

##### Écrasement des Autrichiens par les Russes. Prise de Lemberg.

Le grand-duc Nicolas, généralissime de l'armée russe, a adressé au tsar le télégramme suivant :

« Avec une joie extrême, j'annonce à Votre Majesté victorieuse qu'aujourd'hui, à onze heures du matin, l'armée du général Rousky a pris Lemberg, et que l'armée du général Brousseloff a pris Halicz.

» Je sollicite pour le général Rousky une récompense en raison de sa conduite dans les batailles précédentes et la croix de Saint-Georges pour la prise de Lemberg.

» Je demande pour le général Brousseloff la même décoration en raison de sa conduite dans tous les combats, et la croix de Saint-Georges de 4<sup>e</sup> classe pour la prise de Halicz. »

Lemberg, qui est la capitale de la Galicie est à 80 kilomètres de la frontière et à une population de 200,000 habitants. Elle était défendue par une forte ceinture de fortifications.

Halicz se trouve à 100 kilomètres au sud-est de Lemberg, et à 130 kilomètres de la frontière russe, et à 30 kilomètres de Stanislaw, chef-lieu de district de la région des Carpates.

Un autre communiqué du grand état-major donne les renseignements suivants sur la défaite autrichienne :

« Le 28 août, près de Lastchoff, la quinzième division autrichienne a été complètement défaite. Le commandant de cette division, le commandant d'une des brigades et le chef d'état-major de la division ont été tués. Cent officiers et quatre mille soldats blessés ont été faits prisonniers. Les troupes russes ont pris vingt canons ; elles se sont emparées du drapeau du 65<sup>e</sup> régiment. Tout le champ de bataille est couvert de cadavres ennemis. »

C'est le chasseur François Mallei qui, blessé au bras gauche, dit à son voisin : « Mets-moi ma bâtonnette, il faut que l'ennemi me paye ma blessure. » Tel est autre, le sergent David, qui retire avec son coude une balle reçue dans les entrailles, en charge son fusil et dit aux camarades : « Je vais la leur rendre. »

C'est le sergent Blandan, en Afrique. Porteur d'une correspondance, il est assailli avec ses quelques hommes — une vingtaine — par deux ou trois cents Arabes qui le somment de se rendre. Il répond par un coup de feu, en reçoit une grêle et tombe en criant : « Courage, défendez-vous jusqu'à la mort ! »

Armée de Paris. — Les mouvements des armées opposées se sont poursuivis sans qu'il y ait eu encore contact.

Armée du nord-est. — Dans la région de Verdun, les forces allemandes ont subi certains échecs.

En Lorraine et dans les Vosges. — Nos troupes ont remporté de nouveaux succès partiels.

Situation générale peu sensiblement modifiée.

Du côté russe. — En Galicie, la nouvelle de la prise de la forteresse de Lemberg par l'armée russe est officielle.

#### Le Ministre de la Guerre visite les Dépôts.

Le ministre de la Guerre, M. Millerand, tenant à se rendre compte personnellement de la situation des dépôts, a visité cet après-midi, en compagnie du lieutenant-colonel Buat, son chef de cabinet, ceux d'infanterie, d'artillerie, du train des équipages et de la brigade de tirailleurs marocains.

#### Coulé par un Croiseur anglais.

Des pêcheurs portugais rapportent qu'à 8 milles des côtes, ils ont vu, hier, un croiseur anglais intimant l'ordre de se rendre à un transatlantique et à un cétier. Le premier a stoppé, mais le second, qui essayait de s'enfuir, a reçu une salve de sept coups de canon. Un incendie se déclara à bord. Une demi-heure après, il reçut une nouvelle bordée qui le coula.

#### L'Amiral Boué de Lapeyrère

##### Amiralissime en Méditerranée.

L'amiralissime de la flotte française, le vice-amiral Boué de Lapeyrère, a assumé le commandement de la flotte combinée anglo-française en Méditerranée.

Comme conséquence, l'amiral anglais sir Berkeley Milne, qui est l'ancien de cet officier, a rendu son commandement de la flotte méditerranéenne et rentré.

La conduite et les dispositions de l'amiral sir Berkeley Milne en ce qui concerne les navires allemands *Goeben* et *Breslau* ont été l'objet d'un examen très attentif de la part de l'amirauté, qui a approuvé en tous points les mesures prises par lui.

#### Souvenirs glorieux

Voici comment le soldat français se comporte devant l'ennemi :

C'est, à l'armée du Rhin, le *porte-drapeau Pierre Cornu*. Enveloppé par l'ennemi qui veut lui prendre son étendard, il se débat, tue le chef et dit aux autres : « Vous ne l'aurez qu'avec ma vie. »

C'est, dans les Flandres, le *caporal Morel*. Pendant une reconnaissance, il tombe au milieu d'un poste autrichien, qui le menace de mort s'il bronche. Il ne bronche pas ; mais, nouveau d'Assas, il crie d'une voix forte : « Capitaine, feu, feu, feu sur l'ennemi ! » et donne aux Français le temps d'accourir.

Telle une sentinelle, en Espagne, — et combien d'autres ! — qui, des soldats s'étant élancés sur elle en lui disant : « Ne fais pas de bruit, il ne te sera fait aucun mal », crie elle aussi : « Aux armes ! » et sauve l'armée.

C'est, au passage du Mincio, le *caporal Marcher* qui, voyant son commandant blessé et des hommes en train de le débouiller avant de l'achever, court à lui, repousse les bandits, le charge sur son dos et le met hors de danger.

C'est l'un et l'autre de ces deux *tringlots*, en 1870, égarés au milieu des combattants et qui demandent à combattre avec eux, mais au premier rang, sous prétexte que leurs mousquetons ne portent pas assez loin.

C'est le chasseur François Mallei qui, blessé au bras gauche, dit à son voisin : « Mets-moi ma bâtonnette, il faut que l'ennemi me paye ma blessure. » Tel est autre, le sergent David, qui retire avec son coude une balle reçue dans les entrailles, en charge son fusil et dit aux camarades : « Je vais la leur rendre. »

C'est le sergent Blandan, en Afrique. Porteur d'une correspondance, il est assailli avec ses quelques hommes — une vingtaine — par deux ou trois cents Arabes qui le somment de se rendre. Il répond par un coup de feu, en reçoit une grêle et tombe en criant : « Courage, défendez-vous jusqu'à la mort ! »

Sur le front

Armée de Paris. — Les mouvements des armées opposées se sont poursuivis sans qu'il y ait eu encore contact.

Armée du nord-est. — Dans la région de Verdun, les forces allemandes ont subi certains échecs.

En Lorraine et dans les Vosges. — Nos troupes ont remporté de nouveaux succès partiels.

#### NOUVELLES DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

##### Un « Taube » pourchassé et détruit.

La cruauté insolente des aviateurs allemands a reçu un rude châtiment. Un « Taube » s'apprêtait à commettre un de ces attentats criminels qui provoquent l'indignation du monde civilisé, en projetant à Paris des bombes sur une population civile désarmée. Mais notre escadrille de défense faisait bonne garde. Comme l'avion allemand approchait de la capitale, deux des nôtres entraient en chasse. Ce fut un drame bref et angoissant.

A la hauteur de Vincennes, nos avions surplombèrent l'allemand. Ils tirèrent sur lui. On le vit descendre. Il en avait ! A ce moment, une pièce de 75 tonnes. Le résultat fut tragique. Le « Taube » éclata littéralement en pièces. Il ne reviendra pas à Berlin et la carrière des officiers assassins qui le montaient est finie.

##### Le Nouveau Préfet de police

M. Laurent, le nouveau préfet de police de Paris, nommé en remplacement de M. Hennion, démissionnaire pour raisons de santé, vient d'adresser une circulaire suivante aux directeurs, chefs de service et aux agents de la Préfecture de police :

« M. le Président de la République, sur la proposition de M. le Ministre de l'Intérieur, m'a fait l'honneur de me confier les fonctions de préfet de police et de m'apporter à succéder à M. Hennion, qui a dû, pour des raisons de santé, cesser son administration, et que notre fidèle souvenir et nos souhaits affectueux accompagneront à tout moment. »

« Nous nous connaissons bien ; je vous ai donné tout mon dévouement et je puis certainement compter sur le vôtre. Aidez-moi, et, forts de la confiance dont nous nous sentons entourés, nous mènerons à bien, dans ces circonstances difficiles, la mission qui nous est confiée. »

##### Un utile exemple.

Un groupe de patriotes se sont rendus auprès de M. Gervais, préfet des Landes, et lui ont exprimé le désir qu'une organisation fut créée en vue de recevoir dans ce département nos frères de Belgique et de France ruinés et chassés par l'ennemi.

Le préfet s'empresse de déferer à ce vœu si généreux. Une Commission d'initiative se réunit à la préfecture et jeta les premières bases du Comité départemental de solidarité pour l'accueil fraternel des réfugiés victimes de la guerre.

L'œuvre nouvelle, qui porte le nom de « Foyer Landais », comprendra un Comité central à Mont-de-Marsan, un Comité à Saint-Sever et à Dax, et un Comité dans chaque commune.

Le préfet a donné lecture d'un appel aux populations landaises dont les termes ont été unanimement approuvés. Cet appel à la fraternité sera affiché dans toutes les communes du département.

##### À la recherche de deux croiseurs perdus

Le journal *España Nueva* estime que les deux croiseurs allemands *Dresden* et *Carlsruhe* sont en danger de mort.

Ces deux navires se trouvaient au Mexique lors du départ du président Huerta. Depuis lors, on n'a plus eu de leurs nouvelles. Ils ne sont plus au Mexique, ils n'ont été signalés dans aucun port d'une puissance neutre, et il est impossible qu'ils aient pu tromper la vigilance des escadres britanniques et gagner la mer du Nord.

« Donc, conclut *España Nueva*, s'ils ne tombent pas dans les mains des Anglais, il pourrait arriver que les deux croiseurs ménaient quelque désagréable surprise, avec l'aide des transatlantiques allemands armés en course. »

##### Navires capturés à Brest

Le croiseur *Lavoisier* vient de capturer le cargo-boat *Tambora*, allant de Batavia à Rotterdam. Le paquebot *New-Amster-*

dam

cement à cette prescription rigoureuse. Mais plus nous approchions du coq d'or, plus je sentais croître la difficulté de ce pénible renoncement. Cependant, comme beaucoup de vieux zouaves avaient appuyé l'avis de notre chef par des anecdotes multiples et personnelles, j'avais fini par me promettre formellement à moi-même ce que je n'avais, somme toute, qu'implicitement promis au commandant. Non ! je ne satisfais pas ma soif.

Le régiment arrive à l'entrée du bourg.

Au premier puits, je fais bonne contenance et détourne résolument la tête. A parler franc, ce premier sacrifice ne fut pas très méritoire; j'avais remarqué, d'un coup d'œil, qu'il n'y avait pas de seuil après la chaîne. Mais un peu plus loin, une fontaine, une belle fontaine, s'offre à moi avec une grande roue à volant dont le manche était justement tourné de mon côté. Son lion vert ouvrait une gueule amie, prête à me verser une eau abondante. Un tour de main et la source de délices jaillissait d'elle-même.

Mon supplice de Tantale dura peu, non pas que l'eau s'approchât de mes lèvres, ce furent mes lèvres que j'approchai de l'eau. Je m'étais donné à moi-même cette hypocrite et spacieuse excuse : « Je ne satisfais pas ma soif, je l'apaiserai. »

Je savais pourtant bien, par expérience personnelle et pour d'autres tentations, que qui commence par succomber un peu finit par succomber tout à fait. Mais le démon de la soif occupe évidemment un rang supérieur dans les hiérarchies infernales.

Bref, je n'y tiens plus, je me faufile de rang en rang jusqu'à la queue du bataillon, cours jusqu'à la roue, lui communique une vigoureuse impulsion et me voilà mordant à même la colonne de cristal qui sort fraîche et pure de la gueule du lion vert. Une deuxième impulsion succède à la première, puis une troisième, puis une quatrième. Je n'apaise plus ma soif, je ne la satisfais plus, je l'étanche, je l'abreuve, je la noie dans un torrent exquis et que je qualifiais de bien-faisant.

*Ohimè povero !* Mon temps était proche et les prophéties devaient s'accomplir.

Je n'avais pas rejoint ma compagnie depuis un quart d'heure que la sueur me ruisselait par tout le corps. Non seulement adieu les jambes ! mais adieu les bras et les reins ! Adieu l'entrain et l'endurance !

Paul DÉROULÈDE.

## POUR LES FAMILLES DES SOLDATS.

*Ravitaillement et hygiène.* — La Commission supérieure chargée d'étudier au Ministère de l'Intérieur les questions de ravitaillement, de chômage, d'assistance, d'hygiène, etc., s'est réunie sous la présidence de M. Léon Bourgeois.

Elle a reçu communication des réponses faites par le ministre des Finances sur les différents points qu'elle lui avait précédemment soumis, notamment ceux des échéances, des baux et des congés.

Sur la demande de M. Georges Berry, parlant au nom des représentants du département de la Seine, elle a recueilli avec une grande satisfaction sur la question spéciale du ravitaillement du camp retranché de Paris les explications de M. Chapsal.

Celui-ci a fait connaître les mesures prises par la Commission mixte chargée de ce service, sous les ordres du gouvernement militaire.

De nombreuses offres de concours ont été adressées ces derniers jours à la Commission. Celle-ci a décidé de les transmettre aussitôt aux différentes administrations compétentes.

*Les listes des prisonniers* — Le comité international de la Croix-Rouge a ouvert à Genève une agence des prisonniers de guerre, destinée à fournir des renseignements aux prisonniers et à leurs familles. L'agence s'occupera des prisonniers de guerre blessés ou non, des personnes internées sur le territoire d'un Etat belligérant, fournira à ces deux catégories des renseignements, et transmettra sur demande la correspondance et les envois en argent et en nature.

A cet effet, le comité international a demandé par télégraphe à tous les comités centraux de la Croix-Rouge des Etats belligérants de lui fournir dans le plus bref délai leurs listes de prisonniers et internés.

L'agence recevra avec reconnaissance les dons en nature et en argent en faveur des prisonniers de guerre blessés ou malades.

*Initiatives privées.* — De toutes les régions de France les informations recueillies attestent que l'administration et l'initiative privée rivalisent de zèle et de dévouement pour assurer aux familles des soldats indépendamment des allocations réglementaires, tous les secours que pourraient nécessiter les conditions particulières.

D'autre part, les renseignements les plus favorables nous arrivent sur l'état des récoltes. Un effort méthodique, considérable est fait par ceux qui restent, dans un esprit d'admirable solidarité, en vue d'assurer la continuité des travaux et de la vie économique de la nation sous les armes.

## LES FAUVES

Durant qu'en toute la Belgique,  
Corps, coeurs, tout est un peu meurtri,  
Dans le Jardin zoologique  
Tout est doux, et tiède, et fleuri;

Le tigre n'a rien de tragique :  
Il va, vient, sans pousser un cri ;  
Le lion rêve, nostalgique ;  
L'ourson danse et l'hyène rit ;

Et, chez eux, parfois je me sauve  
De l'Homme barbare : le Fauve  
Semble avoir plus d'Humanité ;

Et je trouve injuste, et j'enrage  
De voir les carnassiers en cage  
Quand Guillaume est en liberté !

Théodore BOTREL.

## REVUE DE LA PRESSE

### L'Écho de Paris :

« En prenant la décision de transférer son siège en province, le gouvernement obéit à des nécessités d'ordre purement militaire.

« Pour assurer en effet le développement des opérations dont le camp retranché de Paris va être le pivot il lui était indispensable, par la mesure précitée, d'assurer sa pleine et entière liberté d'action.

« Le camp retranché doit, selon les circonstances, servir de point d'appui soit à l'aile gauche, soit à l'aile droite, selon les mouvements qui pourront être jugés utiles. »

### L'Action Française :

« Le gouvernement de la République quitte Paris devant la probabilité d'invasions allemandes dans les environs de la capitale. Un gouvernement quel qu'il soit ne peut délibérer, commander, ni traiter, qu'en possession de la plénitude de ses pouvoirs. »

### Le Petit Journal :

« La résistance des troupes belges, anglaises et françaises tient en échec depuis un mois les forces allemandes, qui n'avancent que pas à pas, au prix de sacrifices qui les épuisent et après lesquels l'armée du kaiser Guillaume viendra se briser sur Paris, comme la vague sur les roches. »

« A supposer même qu'elle puisse atteindre ce but, et qu'elle ne soit pas repoussée avant d'avoir aperçu les tours de Notre-Dame, — et pendant qu'elle s'épuise en efforts condamnés à rester stériles, l'écho lui apporte du lointain le bruit du canon russe qui tonne déjà en Prusse et du galop des chevaux cosaques foulant la terre allemande. »

### La Liberté du Sud-Ouest :

« Ce n'est donc plus sur des ruines, comme en 70 et en 71, que le gouvernement vient siéger ici.

« Il vient pour diriger plus sûrement et à l'abri des inévitables surprises, une résistance qui ne peut se dénouer que par l'écrasement de nos ennemis et par le triomphe de la liberté des peuples.

Accueillons-le donc avec toute la confiance que nous devons avoir en lui et en nous-mêmes. »

### The New York Herald :

« Voici le plus dur moment d'épreuve pour le peuple français : Paris, le cœur du pays est directement menacé. Les armées alliées, qui n'ont pas un instant cessé de montrer un courage et un entrain merveilleux, s'efforcent de contenir et de repousser le flot de l'envahisseur assolé : il s'agit de tenir quelques jours encore, de tenir quand même, tandis que le secours s'avance du Nord. »

« Certains peuples furent jadis les sentinelles gardiennes des pays cultivés contre l'apétit du sauvage lâche. Ces peuples ont préservé ce qu'il y a de plus beau dans les œuvres de la science et de l'art. A présent, la Belgique, l'Angleterre et la France font une héroïque croisade contre l'éternel ennemi de la tradition latine, et tandis qu'elles tiennent la bête en respect, voici venir le grand veneur avec ses meutes, et les fanfares de l'hallali, sonné à Berlin, réjouiront tous ceux qui auront aidé à traquer le fauve. »

### La Petite Gironde :

« On ne saurait trop le répéter, l'armée allemande du Nord fait une tentative désespérée pour impressionner les populations. Le kaiser et ses conseillers espèrent créer dans notre pays une panique en présence de laquelle le gouvernement se déciderait à traiter. C'est dire que l'échec de leur plan dépend avant tout du calme et de la fermeté de l'opinion publique. »

### L'Humanité :

« Si le kaiser croit que la France est vaincue parce que ses armées sont sous les murs de Paris, il se trompe et de beaucoup ! Jamais peut-être les Français n'ont été si unis par une pensée commune de défense nationale, et jamais sûrement il n'y a eu un tel désir de vaincre dans le peuple ! Et « la capitale investie », « la capitale assiégée », « la capitale prise », ne les émeut et ne les inquiètent pas. Les armées sont intactes ; nos troupes sont aguerries, et la confiance règne complètement dans leurs rangs. Quand, à la voix des commissaires de la nation, la masse laborieuse du pays se lèvera enthousiaste et résolue, décidée à faire son devoir jusqu'au bout, l'empereur de la « plus grande Allemagne » comprendra qu'on ne bat pas la France aussi facilement qu'il le croit. »

### Le Petit Parisien :

« Le camp retranché de Paris va devenir pour quelque temps un pivot de manœuvres. Dans ces conditions, le gouvernement ne pouvait pas y demeurer. Il a quitté Paris momentanément pour se conformer aux conseils de l'autorité militaire. »

### La France de Bordeaux :

« A outrance, cela veut dire que nous ne nous laisserons émouvoir par aucune menace, que nos âmes demeureront inaccessibles à la crainte, au doute ; que nous lutterons, intrépides, jusqu'au jour certain de la victoire, et que nous ne consentirons à entendre parler de paix que lorsqu'il n'y aura plus que des cadavres allemands sur la terre française ! »

« Vive la revanche !... »